

LA COMPAGNIE DES LIVRES

Roman



Pascale Rault-Delmas

PASCALE RAULT-DELMAS

La Compagnie des Livres

© PASCALE RAULT-DELMAS, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0304-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉAMBULE

Comme tous les matins, Annie se dirige vers la librairie que son grand-père lui a léguée il y a trente ans, mais le trajet qu'elle empruntait mécaniquement depuis son enfance est presque un pèlerinage aujourd'hui, car les jours de cet endroit si cher à son cœur sont comptés.

Elle remonte le volet roulant qu'elle n'a même pas cherché à automatiser, tant elle voulait conserver l'authenticité de ce lieu chargé d'histoire. Créé dans les années trente en plein cœur du quartier latin, il a traversé les époques, témoin de tous les grands événements politiques et culturels et il a accueilli de nombreux écrivains, maintenant célèbres, qu'Annie se souvient avoir vus en grande discussion avec son grand-père.

Elle contemple avec émotion les rayonnages qui l'entourent. Rien n'a changé depuis toutes ces années, et l'ordinateur qui a remplacé les registres sur lesquels son grand-père répertoriait ses livres, détonne un peu dans cet univers qui semble figé dans le passé. Le passage du cap du troisième millénaire et l'entrée dans l'ère de l'informatique se sont faits sans bouleversement. Annie a surmonté la tempête d'internet et résisté au raz de marée de la liseuse électronique en communiquant à ses clients la passion des livres que son grand-père lui a transmise.

Pourtant le glas de ce sanctuaire de la lecture a sonné. Le propriétaire des murs a cédé à l'offre alléchante d'une grande enseigne de prêt à porter et Annie va devoir quitter les lieux. Impuissante, elle regarde toutes ces œuvres dont elle va certainement se séparer et son cœur se serre. Sur le portrait qui trône toujours au-dessus du comptoir, le regard d'Adrienne Monnier, que son grand-père appelait son ange gardien, lui semble lourd de

reproches. Annie se sent envahie par la culpabilité car elle a le douloureux sentiment de les avoir trahis. Elle n'a pas pu empêcher l'inévitable, et maintenant c'est fini. Dans quelques jours les marteaux piqueurs vont prendre possession des lieux et après quatre-vingts ans d'existence, l'enseigne de « la compagnie des livres », la bonne étoile d'Annie, va s'éteindre, laissant derrière elle tous les souvenirs, qui eux, brilleront pour l'éternité...

ANNIE

CHAPITRE 1

Mars 1965, dans un appartement, à Paris.

La nuit est tombée et l'on aperçoit, à travers la fenêtre de la petite cuisine, des silhouettes qui se déplacent dans l'immeuble d'en face. Juchée sur un tabouret, Annie pétrit consciencieusement la pâte à tarte de ses petits doigts, puis du revers de la main, elle repousse une boucle blonde, maculant au passage son nez de farine. Elle a cinq ans, et ce soir, comme chaque fois que sa maman travaille, elle est confiée à ses grands-parents maternels. Sa grand-mère la regarde, attendrie. Secrétaire de direction dans une grande entreprise parisienne, elle aime, à travers ses talents de cuisinière, satisfaire une gourmandise que trahissent ses formes arrondies, et le sérieux de son métier tranche avec sa personnalité un peu bohème. Femme de tête, Louise a aussi une âme d'artiste, et si aujourd'hui, elle a relégué ses pinceaux dans la chambre de bonne du septième étage, elle a passé les dimanches de sa jeunesse à peindre sur les bords de la marne. C'est là qu'elle a rencontré son mari, Lucien Bouchard, jeune étudiant en littérature dont les parents tenaient une guinguette. Il est à présent libraire au quartier latin. Des pas résonnent dans l'escalier et la lourde porte d'entrée s'ouvre sur Lucien. Délaissant ses occupations ménagères, Annie court dans le long couloir au parquet ciré et se jette dans les bras de son grand-père, qui, une fois de plus, n'a pas résisté à la tentation de rapporter quelques livres. Subjuguée, elle le regarde de ses grands yeux bleus, débiller ses trésors, des ouvrages anciens à la couverture passée et aux pages jaunies, qui dégagent une odeur qu'elle reconnaîtrait entre mille car elle est associée à toutes les merveilleuses histoires qu'il lui a lues. À la grande fierté de Lucien, Annie maîtrise parfaitement la lecture à présent et ils ont pris l'habitude de lire à tour de rôle. Ce soir, comme deux

complices, ils vont rire ensemble des malheurs de cette pauvre Sophie de la comtesse de Ségur.

Annie et ses parents habitent un deux pièces près de la tour Eiffel, au sixième étage sans ascenseur. Il est très rudimentaire, mais son atout majeur est la proximité du domicile des grands-parents, car Hélène, la maman d'Annie, est infirmière à l'hôpital et son emploi du temps lui laisse peu de disponibilité pour s'occuper de sa fille. Petite brune coquette, c'est une vraie parisienne qui aime les spectacles, la mode et les musées, mais elle aime par-dessus tout son métier qu'elle a choisi par vocation. D'un naturel discret, elle a été un peu étouffée par l'imposante personnalité de sa mère, mais sa profonde sensibilité, qui la conduit toujours à l'écoute des autres, cadre parfaitement avec sa profession.

Bernard, le papa d'Annie termine son internat en pédiatrie. Ses beaux yeux bleus, balayés par des boucles blondes rebelles, sont cernés de noir par les nuits blanches passées à l'hôpital où il assure des gardes pour arrondir les fins de mois. Il a le même sourire que sa fille, révélant ces deux charmantes fossettes qui donnent un air mutin à son visage angélique. Lui n'a pas choisi son métier par vocation. Il aurait voulu être musicien, mais sa famille, très rigide s'y est formellement opposée. Alors il a jeté ses partitions et est allé s'endurcir à la guerre d'Algérie. À son retour, comme il lui fallait une situation à la hauteur de celles de ses frères aînés, il a opté pour des études de médecine.

Bernard Guiraud va soutenir sa thèse. Pour l'occasion, ses parents ont

quitté leur magnifique demeure de Versailles et la famille au grand complet fait partie de l'auditoire. Ils sont tous un peu émus, alors qu'Annie, pimpante avec ses gants blancs et ses chaussures vernies, a bien du mal à garder son sérieux en voyant son père dans une robe. La cérémonie terminée, tout le monde attend l'heureux lauréat qui sort de la faculté de médecine en exhibant fièrement son diplôme. Mais au moment où Hélène s'approche de lui pour l'embrasser, il se raidit et a un mouvement de recul. Surprise, elle essaie de croiser son regard et saisit celui de sa belle-mère qui la dévisage d'un air glacial. Hélène n'a pas respecté le code de la convenance, qui proscrit les démonstrations en public. Elle s'est toujours sentie en marge de sa belle-famille où elle fait un peu figure de dévergondée, avec son style très parisien, et son statut de femme active. Pour détendre l'atmosphère, Lucien les entraîne vers sa librairie. Hélène, restée à l'arrière du groupe avec Annie, observe sa mère et sa belle-mère qui marchent côte à côte en échangeant des banalités. Les deux femmes sont aux antipodes. Marguerite Guiraud dans une robe sombre, chignon gris encadrant un visage sans maquillage, marche à pas saccadés dans ses chaussures plates à lacets et chuchote presque, de peur de se faire remarquer, tandis que Louise, qui trotte dans ses escarpins et son tailleur Chanel, un sourire accroché à ses lèvres rouge carmin, est très volubile. Lucien remonte le volet roulant sous l'enseigne qui indique « la compagnie des livres », heureux de dévoiler son lieu de prédilection aux parents de Bernard. Puis, profitant des premiers beaux jours, ils remontent, en flânant, le boulevard Saint Germain, et Lucien, toujours entreprenant, propose, pour terminer la journée, d'aller fêter le diplôme de son gendre au café de Flore. Il est un peu chez lui là-bas, car il fréquente ce lieu mythique depuis l'occupation. Il venait alors d'être racheté par l'actuel propriétaire, et fut, à l'époque, le QG de Jean-Paul Sartre et de Simone De Beauvoir. S'il a attiré le tout Paris, intellectuels et artistes confondus, le café de Flore est,

depuis les années 50, particulièrement investi par une clientèle d'homosexuels. En longeant la terrasse du café, la petite troupe passe devant un couple d'hommes, qui parlent d'une voix haut perchée et tournent leur tête d'une manière efféminée. C'en est trop pour Marguerite, qui avait déjà été choquée de voir, dans la librairie du beau-père de son fils, un rayon garni de romans de Colette, cette femme aux mœurs décadentes, qui a eu droit à des obsèques nationales pour avoir écrit des histoires à son image. Outrée, elle décline sèchement l'invitation de Lucien, en le toisant d'un air hautain, puis elle prend brusquement congé, entraînant dans son sillage son brave mari, qui aurait pourtant bien aimé, pour rigoler, voir ces « pédés » de près. Bernard, déçu, laisse ses parents retourner vers leur banlieue chic et il en veut un peu à Lucien, qui, penaud, a réalisé trop tard l'énormité de sa proposition.

Bernard fait les cent pas devant l'hôpital où il attend Hélène pour l'emmener déjeuner. Elle n'a pas un métier facile. Affectée au service de cancérologie pédiatrique, elle se dépense pour apporter le plus de soins possible aux enfants malades, et transmettre un espoir qui est, malheureusement, souvent vain. Mais elle aime ses petits patients, et même si elle finit par pleurer avec les parents, elle sait qu'elle est utile, et elle se dévoue chaque fois avec la même ferveur. C'est là qu'elle a rencontré Bernard. Infirmière fraîchement diplômée, Hélène était très éprouvée, à l'époque, par la souffrance de ces petits innocents. Bernard, qui revenait d'Algérie, était plus aguerri et, touché par sa fragilité, il ressentit le besoin